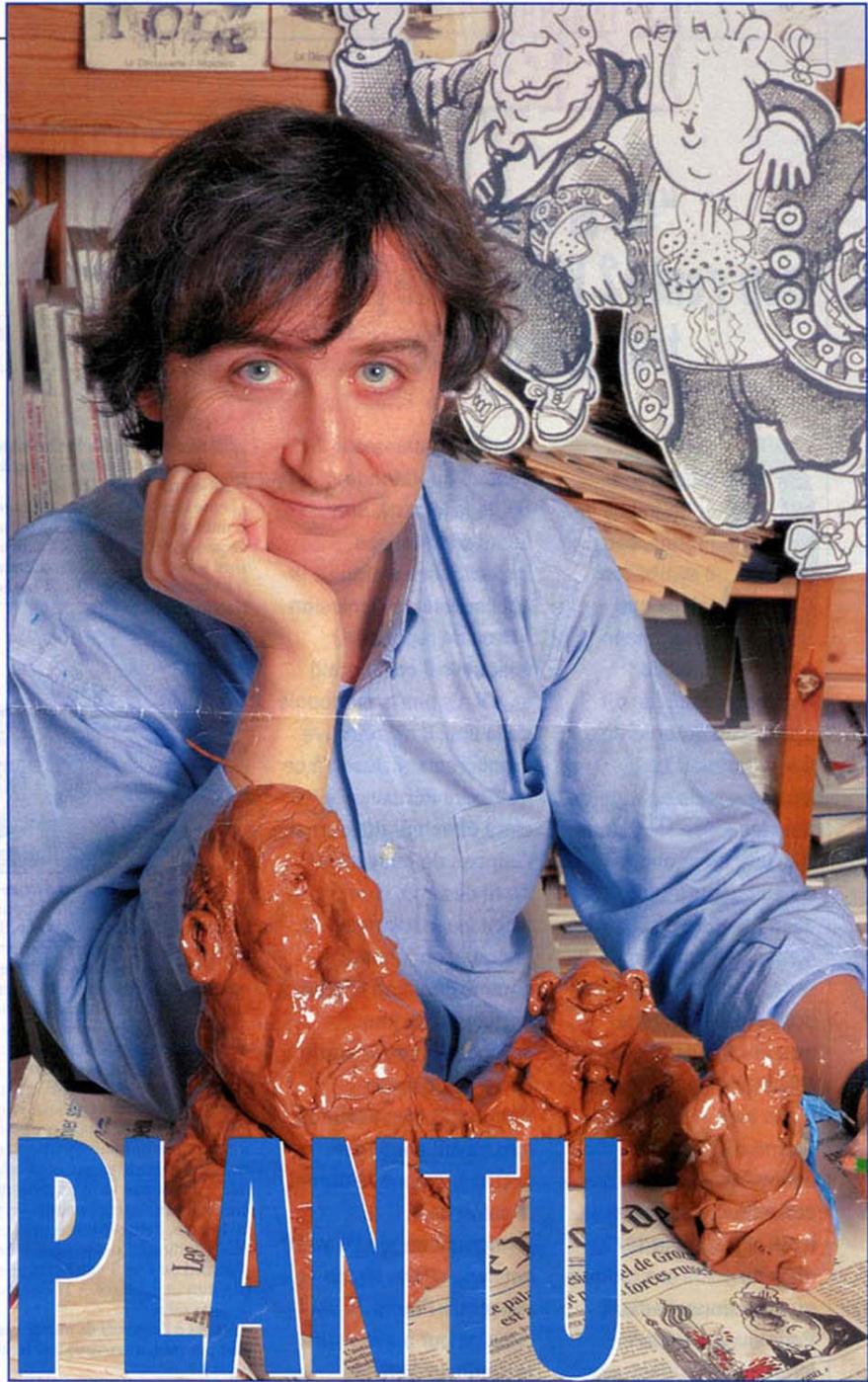


## LE MATCH DE PARIS

**L**a campagne électorale commence et les hommes politiques vont plus que jamais redouter de passer sous sa plume. On n'en ressort jamais totalement indemne. Son commentaire quotidien à la une du "Monde" est aussi décapant que lui. Le Seuil publie, en cinq volumes, une compilation de ses meilleurs dessins depuis 1981. Très drôle, toujours pertinent et parfois féroce



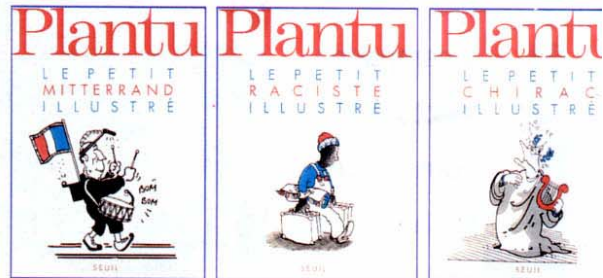
**l'éditorialiste numéro un de la presse française**

# LE MATCH DE PARIS

**“On m’accuse d’être trop gentil ? Disons que je suis trop journaliste...”**

**C**est le plus grand éditorialiste de France, car il symbolise mieux que personne la maxime : « Un bon dessin en dit plus qu’un grand article. » On lit parfois « Le Monde », mais on regarde tous les jours « Le Plantu ». A la une du quotidien du soir depuis 1985, Jean Plantureux, 43 ans, fait l’unanimité. Surtout chez les hommes politiques. Rocard le trouve « fabuleux », Mitterrand apprécie « son talent aigu », Léotard « admire sa mise en scène » et Raymond Barre collectionne ses croquis. Il dessine depuis 1972, mais ne place ses croquis qu’occasionnellement. Pour vivre, il restera longtemps vendeur aux Galeries Lafayette. Il s’accrochera et son heure viendra. En 1981, lorsque

Konk, le dessinateur vedette du « Monde », quitte le journal. Son talent s’affine, son impertinence s’aiguise (il est licencié de l’émission « Droit de réponse », à laquelle il collaborait) et, s’il n’a pas le monopole de la une, il s’y retrouve régulièrement. Jusqu’à ce qu’André Fontaine, alors directeur du journal, l’impose définitivement. Au fil des ans, bien avant les « Guignols », il impose son humeur comme l’opinion la plus pertinente du jour. A l’occasion de la sortie de ses cinq livres réunissant le meilleur de son travail sous l’ère mitterrannique et durant le salon de la B.d. d’Angoulême (du 26 au 29 janvier), « Paris Match » a rencontré Plantu, le seul dessinateur à avoir suivi en auditeur libre les cours de Sciences po pour mieux comprendre les subtilités de son journal.



## Comment travaille l’éditorialiste d’un quotidien du soir dont la journée s’achève à midi ?

– Je me lève vers 7 heures, j’écoute la radio et je commence ma revue de presse des quotidiens. J’achète aussi les hebdomadaires satiriques comme “Le Canard enchaîné” ou “Charlie



Un Plantu à contre-courant des idées reçues.

Hebdo”, histoire de voir ce que font les confrères. De plus, je découpe les “news magazines” pour conserver des photos d’hommes politiques ou de paysages dont je pourrais me servir un jour. Avec la nouvelle formule du “Monde”, la rédaction en chef m’appelle dès 7 h 30 pour fixer les grandes lignes de la une. Si je n’ai pas d’idée précise, on se met d’accord sur un thème. En revanche, si un sujet me tient à cœur et qu’il n’est traité qu’à l’intérieur du journal, ils me laissent le dessiner à la une. Dans un autre sens, il arrive parfois qu’on soit “court” sur un sujet. A ce moment-là, mon dessin vient étoffer l’article. Parfois, les thèmes qu’on me propose sont un peu imbitables : dans ce cas, on me faxe le papier et, si cela ne me suffit pas, je m’entretiens avec le journaliste lui-même. Vers 10 heures, j’envoie entre cinq et dix brouillons. Lorsqu’on tombe d’accord sur l’un d’entre eux, je le peaufine et je le faxe. A 11 heures, dernier carat.

## – Soumis à l’impératif de trouver une idée par jour, avez-vous une technique ?

– Il m’arrive d’avoir des inspirations divines. C’est rare, malheureusement. La plupart du temps, je griboille des personnages, des objets, des décors et ça finit par se décan-

ter. J’associe certains éléments avec d’autres et cela devient le dessin. L’avantage et le handicap du dessinateur, c’est qu’il peut tout inventer. Une liberté qui est aussi un gouffre, parfois. Il y a des matins où, peu inspiré, je demande conseil à ma femme. En général, elle prend des airs navrés et passe mes esquisses au panier.

– Cabu prétend que tous les dessinateurs de presse actuels sont de gentils garçons comparés à ceux de “L’Assiette au beurre”, au début du siècle.

– Au début du siècle, la situation était très, même trop simple. Il y avait, d’un côté, les ventripotents avec des hauts-de-forme, et, de l’autre, les familles en guenilles dont les enfants poussaient les charriots dans les mines. Pour un caricaturiste, c’était du gâteau. L’époque est aujourd’hui beaucoup plus subtile et réclame plus d’intelligence. Si on m’accuse d’être trop gentil, je réponds que je suis peut-être trop journaliste. Et peut-on l’être trop ? Je me refuse à avoir une approche manichéenne, même s’il m’arrive de tomber dans le panneau : lors de la première cohabitation, chauffé par les gens du



journal, j'ai systématiquement représenté Pasqua sous l'angle d'un facho ahuri. Or l'expérience a prouvé qu'il n'était pas plus facho que d'autres ministres de l'Intérieur; de droite ou de gauche.

**– Maintenant, vous avez le souci d'être plus consensuel ?**

– Au contraire. Lorsqu'un C.r.s. a été grièvement blessé au moment du conflit des pêcheurs, en avril 1993, j'ai fait un dessin pour la une. Je le représentais pendu dans les mailles d'un filet devant lequel un pêcheur demandait à son copain : "Tu crois que c'est comme ça qu'on va faire venir le poisson?" Le cliché consensuel de la caricature veut que l'on pleure sur un manifestant blessé, jamais quand un policier est atteint ou tué. Je tenais beaucoup à traiter le drame de la pêche, mais aussi celui d'un C.r.s. entre la vie et la mort. Dans ce cas-là, je m'efforce d'oublier l'étiquette du gouvernement en place.

**– Pourtant, on a le sentiment que, lorsque vous vous trouvez devant une information bien tranchée comme le terrorisme ou certaines prises de position du Pape, vous vous régalez davantage.**

– Evidemment, quand on a un

pape comme Jean-Paul II, c'est plus aisé. Ses discours sur les préservatifs me facilitent le travail. Pourtant, je ne demande qu'à ce qu'on me complique la tâche. Je préfère les dessins qui suscitent la réflexion plutôt que le sourire gratuit.

**– Regrettez-vous certains dessins ?**

– Malheureusement, oui. Celui d'Eltsine demandant de l'argent pour la centrale de Tchernobyl qui est... en Ukraine. Ou encore un dessin "happy end" du congrès de Rennes, qui s'est terminé dans un bain de sang politique (je l'avais fait la veille de la clôture). Il y en a d'autres que je ne regrette pas, mais qui sont mal tombés, comme celui de Mitterrand rendant visite à Pelat et lui demandant : "T'as pas un tuyau?" Le même jour, Pelat mourait. Je ne me prends pas pour un vrai journaliste, car je n'en suis pas un, mais je fais très attention. Surtout aux personnes. Je suis fier de ne pas avoir eu, en vingt ans de carrière, un seul procès. Quand j'ai représenté Le Pen après son "Durafour crématoire" dans un camp de concentration, j'ai demandé l'autorisation au service juridique du "Monde". Je ne suis pas au-dessus des lois et, si quelqu'un a

quelque chose à redire sur mes dessins, il y a les tribunaux pour ça.

**– Est-ce que vous vous sentez totalement libre au "Monde" ?**

– Sur mes convictions profondes, je suis en parfaite osmose avec le journal. Il n'y a aucune idée à laquelle je crois qui n'ait jamais pu être publiée. Même si, au "Monde", la forme répond à certains impératifs, je peux tout dire. Dans les journaux de province, en revanche, les dessinateurs ne font pas ce qu'ils veulent, sans parler de nos confrères à l'étranger. On a une liberté arrogante par rapport à la presse du tiers-monde.

**– Qu'avez-vous pensé de l'affaire Martin Veyron ?**

– Son dessin était parfait et j'ai appelé personnellement André Rousselet pour l'enjoindre de ne pas le virer. Au "Monde", je n'aurais pas pu employer le mot "pédales", mais j'aurais pu raconter exactement la même chose, à ma manière. Ce qui est ahurissant, c'est que ni le rédacteur en chef d'"InfoMatin" ni le chef du secrétariat de rédaction n'avaient "visé" son dessin. Mais cette affaire est un accident et ne représente pas du tout le niveau de liberté d'expression des dessinateurs de presse.

**– Les "Guignols" n'ont-ils pas démodé le dessin de presse ?**

– C'est autre chose. Je revendique beaucoup l'aspect journalistique de mon travail. Je suis là pour faire rire le lecteur pendant trois secondes, mais ma fonction première, c'est de le faire pénétrer à l'intérieur du journal. Les "Guignols", c'est un spectacle. Excellent d'ailleurs, mais sans autre objet que celui de faire rire. Moi, je suis chargé de faire sourire, les jeunes notamment, pour leur donner envie d'aller plus loin. C'est pour ça qu'André Fontaine a décidé de me mettre à la une. Il y a dix ans, à l'époque où on parlait autant du "Bébête show" que des "Guignols" aujourd'hui, certains dessinateurs se sont crus obligés de dessiner une grenouille pour Mitterrand. Je n'ai aucun complexe. J'adore les "Guignols", mais je ne me sens pas du tout en concurrence.

**– Les "Guignols" ont choisi de ne pas représenter Jean-Marie Le Pen par crainte de le rendre sympathique. Avez-vous ce genre d'états d'âme ?**



Jean-Paul II, l'un de ses préférés...

– Ah, bon ? Ils n'ont pas de marionnette de Le Pen ? C'est drôle, j'étais persuadé du contraire. En tout cas, je trouve cela habile politiquement, judicieux. C'est d'ailleurs l'idée que j'ai eue en tirant mon livre "Le petit raciste illustré" plutôt que "Le petit Le Pen illustré". D'autant qu'à contrario, dans le cas de Tapie, à trop le diffuser, on lui sert un peu la soupe. Moi, à trop représenter Barre sympathique, on m'a trouvé barriste. Mais je ne m'interdis personne. Cela dit, j'essaie de dessiner le moins possible Tapie et Le Pen.

**– On ne vous censure pas sur le fond, mais sur la forme. Ose-t-on encore vous refuser des dessins ?**

– Evidemment ! Je n'ai pas la prétention de faire un Fragonard à chaque coup de crayon. Je propose, je discute, j'argumente, je m'engage parfois, mais je ne me comporte pas en diva courroucée lorsqu'on n'est pas d'accord. Et puis je peux me tromper.

**– Est-ce qu'il y a des sujets que vous regrettez de ne pouvoir traiter parce que vous êtes au "Monde" ?**

– Absolument. Quand l'actualité tourne autour de la chute de la lire ou de la peseta, croyez bien que je préférerais parler de la télévision ou des top models.

**– Quel avenir voyez-vous dans le dessin chez la génération Gameboy ?**

– D'abord, il y a une relève. Regardez les journaux de province. Il y a dix ans, il n'y avait que "Sud-Ouest" qui avait un dessinateur. Aujourd'hui, les trois quarts en ont un. Donc, le problème ne vient pas de là. En ce qui concerne le public, je peux vous dire que lors des salons de B.d. ou de dessins de presse, les trois quarts des gens qui viennent se faire faire des dédicaces sont des jeunes de 10-11 ans. Certains me disent qu'ils ont commencé à s'intéresser à la politique en regardant mes dessins à la une du "Monde", chez leurs parents. Le dessin est un langage simple et direct. A partir de là, je ne vois pas pourquoi cela ne continuerait pas. ■



Il n'aime généralement pas rencontrer les hommes politiques, mais parfois sa vanité lui joue des tours et il cède à la tentation : il tombe sous leur charme... et s'en veut par la suite. Raymond Barre l'adore, François Mitterrand le trouve un peu grinçant et Yasser Arafat apprécie son impartialité dans le conflit israélo-palestinien.

UN ENTRETIEN AVEC ROMAIN CLERGEAT

7